

TEMOIGNAGE DE JACQUELINE PEKER LE 09.06.15

« Il y a des souvenirs qui ne s'effacent pas... »

- *Quel âge aviez-vous pendant la guerre ? Vous étiez une enfant.*

- Je suis née le 1^{er} juillet 1936. J'avais trois ans au début de la guerre.

- *De quelle famille venez-vous ?*

- Ma mère, enceinte, participait à toutes les manifestations du Front Populaire.

Mon oncle était un communiste militant et mon grand-père paternel, fusillé le 15 décembre 1941, était un représentant du BUND*, mouvement opposé aux idées de Théodore Herzl (fondateur du sionisme) exigeant la création d'un état juif. Cela explique qu'après la guerre, ni ma mère, ni ma grand-mère n'aient voulu s'installer en Israël, alors que nous avions à peine de quoi vivre.

- *Vous êtes issue d'une famille très politisée ?*

- Mon père, lui, ne s'intéressait pas à la politique. Arrivé en France à l'âge de trois ans, il était toujours apatride mais se considérait comme un pur Français.

Ma grand-mère, qui ne savait ni lire ni écrire, a voulu que je reprenne le flambeau. A 16 ans, j'ai été l'invitée du Parti Communiste tchèque et au retour, le PC français m'accordait une dispense d'âge. Nous nous sommes séparés douloureusement fin octobre 1959.

Plus tard, à Alfort, personne n'a vraiment su quelle était ma position politique. J'ai suivi mes cours, comme tout en chacun, alors que j'aurai pu, en seconde ou en troisième année, me présenter à la députation.

- *Votre grand-mère parlait yiddish** ?*

Oui et ma mère était bilingue. Mais après la guerre ces deux femmes ne me parlaient qu'en français. Ma grand-mère ne voulait plus entendre parler yiddish. Elle ne voulait plus entendre le mot « religion ».

- *Et vous ?*

Je crois surtout que j'avais appris à être silencieuse.

- *Revenons aux vaches et cochons. Dans quelles circonstances vous vous êtes retrouvée à la campagne ?*

- Mon père ne revenait pas. Ma mère disait qu'il était encore à Drancy mais qu'elle ne pouvait pas le voir.

On a dit que tout le monde devait porter l'étoile, même les enfants. Ma mère a jeté quelques-uns de mes vêtements dans une valise. Nous avons pris le train et traversé la zone libre. A notre amie fermière, elle a dit : « Je vous la laisse et vendez mon alliance en diamants si je ne donne pas signe de vie. Ou je reviens la chercher ou nous y perdrons la vie. Protégez-là. »

- *Votre mère connaissait cette fermière ?*

- Mes parents y avaient passé quelques vacances et ma mère pensait que Madame Teyssède ne refuserait pas de l'aider. Elle a eu raison car tout le monde risquait la mort en acceptant de cacher des Juifs, même des enfants.

- *Vous aviez quel âge ?*

- J'ai 5 ans et demi.

Ma mère n'est restée que quelques heures juste le temps pour m'expliquer qu'il fallait que je dise à personne ce qui nous était arrivé : les arrestations, mon père à Drancy, plus de nouvelles de mon oncle et mon grand-père fusillé au Mont Valérien. Je crois bien avoir tout raconté aux animaux qui m'ont adoptée dès mes premiers câlins, mais j'ai boudé les humains pendant presque trois ans.

Madame – on disait « la Mère » – Teyssède s'est occupée de moi et je m'occupais des animaux, disons que je faisais tout ce qui était à ma hauteur.

Donc, pour l'aider financièrement ma mère lui avait laissé une ou deux bagues... au cas où elle ne reviendrait pas, des bijoux qui lui ont été rendus le jour même où elle m'a récupérée. Cette merveilleuse femme de plus de 70 ans, tout de noir vêtue, fait partie des Justes.

- *Où étiez-vous exactement ?*

- Dans la Nièvre. Dans le hameau de Vilars qui faisait partie de la commune de Préporché à côté de Saint-Honoré-Les-Bains où sont venues se cacher en mai 1942, juste avant la rafle du Vel d'Hiv., ma mère et ma grand-mère.

- *Vous êtes fille unique ?*

- Fille unique, oui, et j'avais tout juste 5 ans quand la police française est venue arrêter mon père.

- *Comment cela s'est passé pour la jolie petite fille parisienne dans cette ferme plutôt isolée ?*

- Un peu probablement perdue car privée de ma mère, mais pas trop tout de même, car je connaissais la fermière.

Tout de suite j'ai compris qu'il fallait que je m'habitue. Je suis allée embrasser les cochons, les vaches, les ânes...

J'ai probablement souffert de la vie un peu rustique, de la nourriture pas très soignée, des sabots, du froid, des attouchements de tous les gamins quand j'ai eu plus de sept ans... Mais les animaux m'étaient si proches. J'ai passé 3 ans, avec ces animaux. Ils m'ont protégée et quand ma mère est revenue me chercher, j'ai beaucoup pleuré.

- *Qu'est-ce que vous aviez à manger à la ferme ? Vous vous en rappelez ?*

- Je me rappelle parfaitement la soupe, toujours très épaisse, et, dans laquelle on ajoutait de la crème ou du beurre.

Je me rappelle du fromage que nous fabriquions sur place et qui séchait dans des paniers pendus dans le grenier.

J'ai même parfois dans la bouche le goût du jambon, de la viande des poules, des lapins qu'on tuait pour le déjeuner du dimanche.

Quand on a tué mon premier cochon, qui était probablement le premier grand amour de ma vie, je me suis cachée pendant deux jours pour pleurer. J'ai compris que ces animaux-là étaient bien là pour nous permettre de vivre.

A chaque départ, je me suis cachée après les avoir embrassés.

Ne me demandez pas de manger du boudin ou du saucisson d'âne. Je sais que je ne peux plus oublier.

- *C'est de cette époque que date votre attachement aux animaux ?*

- Certainement. Ils ont tous été des amis et ils m'ont protégée.

Quand j'ai commencé à grandir, vers 7-8 ans, les 2 garçons de l'assistance publique qui avaient 14-15 ans, et que leurs petites affaires chatouillaient ont cherché à me peloter... Je suis allée dormir dans l'étable – j'y ai dormi au moins 8 mois. J'avais organisé ma chambre, caché dans une mangeoire ce que j'avais de plus précieux dont une petite cuvette et une brosse à chiendent. Il y avait là deux vaches, un âne, et le chien qui ne me quittait jamais.

- *Il y avait les cochons, il y avait l'âne, les vaches, parfois une ou deux chèvres... Vous aviez peur à ce moment-là ?*

- Non, je n'avais peur de rien et surtout pas des animaux que j'aimais plus que tout.

- *A part les deux garçons de l'assistance, vous étiez bien traitée dans cette ferme ?*

- Oui, j'étais bien traitée mais livrée à moi-même et d'autant plus que je n'allais pas à l'école et qu'il n'y avait pas d'enfants de mon âge...

- *Est-ce que vous vous rendiez compte de ce qui se passait ? Vous aviez compris pourquoi on vous cachait ?*

- Non, je ne pense pas mais surtout ma mère m'avait demandé de ne pas parler. Une petite fille ne peut pas vraiment comprendre le sens du mot « se cacher ».

- *Vous étiez dans l'action, vous viviez ?*

- J'étais un tout petit pilier de cette ferme mais je me sentais indispensable. Les animaux me faisaient des câlins et cela me rassurait.

- *Alors dans cette ferme, il y avait les paysans de passage et deux enfants de l'assistance publique qui vous ...*

- Qui me cassaient un peu les pieds. Il y avait la Mère Teyssède, qui était veuve depuis 1918 et qui devait avoir dans les 70 ans.... Il y avait aussi une jeune femme qui s'occupait de tout, qui était aussi une enfant de l'assistante publique

- *En pratique vous ne pouviez pas aller à l'école.*

- Je n'allais pas à l'école car le maire craignait que les enfants parlent de la petite parisienne. C'était plus facile de faire comprendre que je n'étais pas tout à fait normale, disons même trop sauvage pour vivre en communauté...

Je ne parlais qu'avec les animaux et avec mon couteau qui était comme mon double.

- *C'est-à-dire qu'avec la vieille dame qui vous gardait, vous communiquiez assez peu en fait ?*

- Les gens ne sont pas bavards dans les fermes. On ne dit que l'essentiel.

- *La communication passe par d'autres choses ?*

- Oui, il faut s'occuper des lapins, quand il n'y a plus d'herbe, il faut aller en chercher, Il faut donner à manger, donner à boire, nettoyer la basse-cour, les clapiers, la porcherie...

J'avais une passion pour mon compagnon le plus proche, mon couteau. Quand je suis partie en 1944, c'est la seule chose que j'ai emportée. Vous savez, j'ai toujours un couteau dans mon sac, plus de 70 ans après ...

- *C'était pour vous défendre éventuellement ?*

- Peut-être bien. Mais dans une ferme, avec un couteau, vous pouvez tout faire... Je pelais mes pommes et je nettoyait les sabots des ânes.

- *Vous aviez un outil ?*

- Voilà, exactement. Peut-être mon premier scalpel...

- *Ce que je trouve intéressant, c'est que le judaïsme est dans la communication, dans les lettres, dans la culture, et là vous étiez dans la pratique...*

- Mais, avant 1940, plus vraiment dans ma famille. Ma mère, son frère et moi, tous les trois nés aux Lilas, étaient Français mais tous les autres étaient apatrides.

Mes parents, unis par un rabbin, ne pratiquaient pas. Mes grands-parents ne mangeaient pas de pain pendant la semaine de Pâques mais refusaient le jeûne de Kippour.

-*Vous étiez complètement laïcs.*

- Ah complètement, laïcs et communistes.

La mort de ma grand-mère en 1964, m'a permis de retrouver ma judéité et j'ai fait dire un Kaddish sur sa tombe.

Depuis, je jeûne pour Kippour et je ne mange pas de farine pendant toute la semaine de Pâques. Ma mère a refusé de me suivre et ses cendres reposent au Jardin du Souvenir au Père Lachaise... « Parce que nous avons échappé aux fours crématoires », disait-elle.

- *Est-ce que vous avez un souvenir pendant la guerre qui est très marquant ?*

- Je me souviens des soldats allemands qui défilaient, en chantant, dans les rues de Saint-Honoré, les mains couvertes de sang, parce qu'ils venaient de torturer à mort, le curé résistant et ami de ma mère ...

- *Peut-on dire que c'est votre souvenir le plus terrible?*

- Non ! Le souvenir le plus terrible d'une petite parisienne, d'à peine six ans, privée de tous les siens, c'est la mise à mort de son cochon Léon, son amour silencieux, parfois un peu brutal mais si présent.

- *Quel serait votre plus beau souvenir de cette époque ?*

- Mon plus beau souvenir, c'est – vous l'avez sur mon blog – quand on a vissé, sur le mur de droite du 20 rue de Romainville, aux Lilas, la plaque honorant la mémoire de mon grand-père :

**« Ici habitait le patriote Ferdinand Feldman
âgé de 49 ans
tombé face à l'ennemi
le 15 décembre 1941 ».**

- *C'est ce qu'on voudrait obtenir pour Léon Palaria...*

- C'était exceptionnel surtout pour ma grand-mère. En quittant les Lilas, j'ai emporté la plaque. Ma Sarah saura lui permettre de me survivre.... J'ai aussi l'étoile jaune qu'a portée ma mère. Je la montre à tous ces jeunes auxquels j'explique ce qu'a été « ma vie dans la tourmente ».

- *Ces objets sont chez vous ? Et tout le monde peut les voir ?*

- Oui et ils ont la lourde tâche de stimuler ma mémoire.

-*Alors à la sortie de la guerre donc, vous retrouvez...*

- A la sortie de la guerre, au printemps 1945, nous remontons à Paris, où ma mère découvre que son appartement a été pillé. Elle ne veut plus y mettre les pieds et décide que nous vivrons toutes les trois aux Lilas, chez ma grand-mère. Personne ne nous attend et l'appartement de ma grand-mère a été presque vidé par la voisine du second étage. Cet appartement sans aucun confort me rappelle la ferme.

Si nous avons vécu dans un appartement normal, je ne sais pas comment j'aurais encaissé ce retour trop brutal à la ville.

J'ai appris à lire et à écrire. Ma mère est partie travailler et ma grand-mère s'est occupée de moi dans une maison dont la guerre avait tué les hommes, tous les hommes.

- *Chez les juifs, les hommes avaient quasiment disparu.*

- Mon grand-père fusillé, mon oncle disparu (j'apprendrai bien des années plus tard qu'il était mort sous la torture), mon père brûlé à Auschwitz... pas mal pour une petite famille.

- *Néanmoins vous attendiez qui ?*

- Ma grand-mère a toujours refusé la mort de son fils.

- *Et vous ne l'avez jamais retrouvé ?*

- Non, et je sais, enfin, qu'il a été torturé à mort par la Gestapo de Beaune-la-Rolande, dès son arrestation. Il était un de ces communistes qui ne voulaient pas que l'Humanité*** soit publiée sous Hitler. Il n'a pas été arrêté par erreur comme nous l'avions cru – comme juif puisqu'il était français né en France – Il a été arrêté sur dénonciation, comme d'autres membres du parti communiste.

On l'a su, il y a dix ans... J'étais une amie très proche de l'historien Henri Amouroux qui a fait ouvrir tous les dossiers des arrestations de communistes de l'époque. On a retrouvé mon oncle qui était fiché comme le secrétaire de Maurice Thorez**** ... ce qu'il était depuis la guerre d'Espagne.

- *On sait que pendant la résistance, le parti communiste a liquidé des opposants, malheureusement.*

- C'est simplement une vérité historique. Gabriel Péri, Danièle Casanova, Jacques Feldman, mon oncle, des grands noms du Parti Communiste de l'époque... tous dénoncés, puis torturés, puis fusillés... des noms, souvent inconnus mais que je n'ai pas le droit d'oublier.

- *Et j'ai lu dans votre blog que votre maman était rentrée dans la résistance ?*

- Ma mère était responsable, avec le curé de Saint-Honoré-les-Bains, où elle habitait, de la résistance de cette région nivernaise. C'est pour cela qu'elle ne voulait pas me voir, pour ne prendre aucun risque.

- *Oui, cela aurait été dangereux pour vous...*

- La Gestapo savait que ma mère avait un enfant. Ils m'ont cherchée mais la solidarité paysanne m'a protégée jusqu'au dernier jour de la guerre.

Parce qu'en 1944, les Allemands sont toujours là. Ils torturent les résistants, brûlent des fermes, se vengent de leur défaite.

Malgré tout, j'ai gardé un bon souvenir de ces nuits de l'été 44 quand je passais d'une ferme à une autre. Je sentais le danger mais j'étais aussi le centre du monde.

- *Excusez-moi : à un moment vous dormiez tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre?*

- N'oubliez pas que l'automne 44 a été très dur pour la Résistance française. Il y a eu Oradour et bien d'autres massacres et toujours ma mère me protégeait.

- *C'est une période où s'est installée une sorte de guerre civile entre la milice et la résistance.*

- Oui exactement et c'était presque encore plus dangereux.

- *A ce moment-là, vous étiez toujours dans la Nièvre*

- Nous sommes rentrées, je crois, en avril 1945. On disait que la guerre était finie mais ma mère redoutait ce retour à Paris. Nous sommes allées au Lutétia, ce palace où arrivaient les rescapés de la mort. Ma mère ne voulait pas croire à celle de mon père et encore moins à celle de son frère.

- *A ce moment-là, vous allez être scolarisée ?*

- J'ai presque 9 ans, quand ma mère me ramène à Paris. Je ne sais ni lire, ni écrire, mais je m'intéresse à tout.

Normalement je devais être en CM1 mais je suis du niveau de la Maternelle. Une institutrice, Mademoiselle Paret, que je n'oublierai jamais, me prend en mains et en quelques semaines m'apprend à lire à lire et à écrire.

- *C'est quelque chose d'exceptionnel ce que vous avez fait.*

- Mais j'ai adoré apprendre. Nous sommes seules et pauvres et ma mère n'a pas le temps de s'occuper de moi. Ma grand-mère, qui ne sait ni lire, ni écrire, prend le rôle de mère.

Nous n'avons à la maison qu'un énorme bouquin – les œuvres complètes de Pierre Loti, un prix qu'avait obtenu mon oncle en fin d'études primaires.

- *Ah je vois ce que c'était !*

- Je l'ai lu pendant des années, avant de gagner quelques sous, et de pouvoir commencer à acheter mes livres. Et je n'ai jamais arrêté depuis.

Pierre Loti que je continue à aimer et à lire quand j'ai besoin de revivre ces années tellement difficiles.

- *Ça c'est quelque chose qu'on va souligner parce que normalement les pédagogues disent que tout est joué dès la maternelle. A 9 ans, vous arrivez à lire et à écrire en quelques semaines.*

- Oui, grâce à cette institutrice. Et chaque soir, devant le poêle et un verre de thé au citron, je lis quelques pages à ma grand-mère. J'adore lire, elle adore écouter ces histoires... « Mon

frère Yves », « La troisième jeunesse de Madame Prune »... Pierre Loti fait partie de mon retour à la vie et j'ai laissé bien des larmes dans sa maison de Rochefort.

Ma mère me laisse entrer en 6ème aux Lilas. Pas question d'aller dans un lycée car je continue d'être une enfant difficile qu'il faut surveiller. Je m'échappe en faisant du sport et en gagnant des galons au PCF.

Mais ce qui me rend furieuse, c'est que je ne peux pas faire de latin et je veux faire une carrière littéraire... ou philosophique.

- *Vous étiez un peu une enfant sauvage quoi, par rapport à votre expérience, vous aviez vécu à la campagne, une vie...*

- Tout ce qu'il y a de plus simple.

- *Et vous ne connaissiez pas les codes de la vie urbaine...*

Non pas du tout, et je n'étais pas très liante.

J'avais quelques copains, quelques copines mais sans plus. En politique et en sport je m'étais fait beaucoup de relations mais c'est la lecture qui toujours me permettait de retrouver mon calme.

- *La lecture oui mais vous faisiez quoi comme sport ?*

- J'ai détesté les sports d'équipe mais je n'étais pas une bonne gymnaste. Je prenais facilement du poids et je mesurais à peine 1m57. Quand je décide de faire du saut en hauteur tout le monde sourit. J'ai assez bien réussi mais je n'ai pas hésité à tout arrêter quand je suis rentrée à Alfort.

- *Parmi les livres que vous aviez lus à l'époque, vous avez parlé de Pierre Loti, est-ce qu'il y en avait d'autres qui vous ont impressionnés ?*

- J'ai lu des milliers de livres. Je les ai aimés tous... un peu, beaucoup, passionnément. Il y a chez moi des livres que j'ai achetés avec l'argent de mes petits boulots et avec lesquels je continue à échanger. J'en ai vendu, j'en ai donné à des amis et à des bibliothèques, mais j'ai besoin de les avoir là, à portée de main.

Entre 14 et 25 ans, j'ai dévoré tous les ouvrages de la bibliothèque municipale des Lilas... tout de A – Edmond About – à Z – Stéphane Zweig.

Mais le Pierre Loti est toujours là et j'espère bien vous le montrer un jour.

- *Vous étiez un peu une lectrice compulsive, addictive ?*

- Complètement. J'aime lire et j'aime entrer dans une librairie. Savez-vous que trois de mes meilleures amies sont libraires.

- *A ce moment-là, toute cette lecture encyclopédique vous autorise à faire des études ?*

- En fait j'aurais dû être bibliothécaire mais j'avais tellement envie d'aller en fac, et de rencontrer des écrivains, des philosophes, des historiens.

Mais les études coûtent chers et ma bourse de pupille de la Nation est petite et mes petits boulots ne suffisent pas (balayer le plus grand magasin des Lilas, chanter au Grand Café de la rue de Paris...) Je refuse tout argent destiné à me faciliter la vie. Je le gagne, souvent difficilement, voire même dangereusement, et je le dépense sans rendre de comptes à personne.

J'ai 18 ans quand je chante pour la première fois au « Lapin agile ». « Les p'tits pois » et « Les roses blanches » me permettent de vivre bien pendant une semaine.

Ma mère ne voulait pas que je fasse de la philo... « Quand on est pauvre on doit apprendre ce qui est utile pour pouvoir le diffuser » affirmait-elle. Elle exige que je fasse Sciences Ex. Je réussis brillamment mais je passe l'été à préparer Philo que je réussis tout aussi brillamment. Poussée par mes amis médecins homéopathes, je décide de devenir vétérinaire.

Ma mère sait que ce sera difficile mais elle est contente de ce choix que je n'ai jamais regretté.

« Quand on est pauvre, on ne fait de philosophie », disait-elle en riant. Je lui en ai beaucoup voulu mais je crois qu'elle a eu raison.

- *Comment étiez-vous déjà en contact avec le monde de l'homéopathie ?*

- En 1953, parce que je souffre de l'estomac, ma mère me montre à un médecin homéopathe qui m'explique que le psychisme agit sur les organes et qu'un chagrin d'amour peut provoquer un ulcère d'estomac... La globalité du malade. Trois semaines plus tard je suis guérie et, dans la bibliothèque de l'Hôpital Saint-Jacques, le seul hôpital homéopathique de Paris, je découvre toute l'œuvre de Samuel Hahnemann et je me lie pour des années au docteur Léon Vannier, le plus grand des médecins homéopathes français.

- *Formidable.*

- Oui, c'est génial, et bien des années plus tard, j'adapterai cette méthode thérapeutique aux animaux.

J'explique que tout symptôme local peut trouver sa source plus haut. Je prescris des remèdes adaptés à la symptomatologie. Ces remèdes sont efficaces et non toxiques. Ils sont les mêmes pour toutes les espèces et pour toutes les races.

- *C'est-à-dire, l'homéopathie vous donnait une explication globale à des problèmes...*

- J'ai lu Hahnemann j'avais 18-20 ans et cette compréhension de la maladie et de l'homme m'a aidée à devenir une « scientifique ».

J'ai fait la connaissance des plus grands homéopathes français, ces Homéopathes remarquables dont je parle dans mon dernier livre.

« Mes rencontres avec des Homéopathes remarquables »

Editions Narayana

- ... *Et là vous passez le concours et vous rentrez à l'école.*

- Je prépare le concours trois ans de suite, externe au lycée de Fontainebleau.

Dans cette ville, je peux gagner ma vie comme professeur de sciences naturelles au SHAPE – le camp militaire des Américains toujours installés en France. Je rentre à Paris en fin de semaine et me transforme en comique troupier au Lapin Agile, chez Patachou et dans le cabaret de mon ami René qui m'a offert une lanterne magique avec laquelle je réussis plutôt bien.

- *Ah oui, alors j'ai vu ça dans votre blog, c'est incroyable. « Comique troupier » : comment ça se fait, Jacqueline ?*

- J'avais une assez jolie voix, et je l'avais travaillée en chantant pour les galas du PCF, la fête de l'Humanité et les Noël des hôpitaux.

- *Donc vous chantez ?*

- Oui je gagne ma vie, je m'offre même ma première voiture mais en octobre 1959, j'abandonne tout pour me consacrer à mes études. Je deviens élève de laboratoire de notre professeur de chimie, Guy Zendel et je peux survivre.

- *Ce qu'on retient c'est que vous avez cette capacité qui, sans doute vient aussi de la guerre, à ce que des personnes s'attachent à vous, à créer des liens...*

- Oui, Alfort a été un tournant dans ma vie. Je perds en Algérie celui qui aurait dû être mon mari, je suis exclue du PCF mais j'ai autour de moi, j'ai des copains exceptionnels : une promotion qui se tient les coudes. Ces garçons, que je connais depuis 1959, sont toujours mes amis, mes frères.

- *Pourquoi n'êtes vous pas devenue enseignante ?*

- C'était mon désir le plus fort mais il n'était pas question qu'une femme devienne professeur.

Notre professeur de parasitologie avouait aimer les femmes mais pas les femmes vétérinaires.

J'ai cru l'étrangler le jour où il m'a dit : « Vous êtes vraiment mon élève préférée, mais, on ne peut pas accepter une femme dans le corps enseignant. Je connais vos origines et je les accepte mais il est important que les enseignants soient des Français de souche. Je ne suis même pas certain que vous soyez politiquement correcte. »

Des années plus tard, quand il a su que je venais d'être élue Présidente de la Société Française d'Homéopathie, il m'a envoyé des fleurs. « Comme je suis fier de vous mais comme vous le méritez ! » Je n'étais plus communiste mais j'étais restée une française juive très fière de mon passé.

- *Vous avez fait de la rurale en quittant l'école ?*

- Oui, ne pouvant rester à l'école, j'ai répondu à une annonce affichée dans le « Grisby » : « **Clientèle rurale Saint-Flour cherche aide longue durée** ». ALD... Pas de précision de sexe... J'ai appelé pour dire que j'arrivais, me gardant bien de dire que j'étais une femme.

Je suis restée un an et demi et sans un accident provoqué par une vache furieuse, j'aurais sûrement fini ma vie là-bas... laissant peut-être l'alcool et la brucellose me détruire à petit feu.

- *A l'époque, c'est exceptionnel pour une femme.*

- Ces 18 mois à Saint-Flour ont été magiques.

Le confrère qui m'a reçue a failli tomber dans les pommes : une femme et haute comme trois pommes !

Mais j'ai travaillé jour et nuit, réalisé la première césarienne, et les paysans m'ont tous aidée même, quand trop petite, j'avais des difficultés pour aider une percheronne à pouliner.

Ferraton, grand buveur de vin, pesait 120 kilos et mesurait 1m95. Gazal, grand buveur d'alcool de prunes, pesait 120 kilos et mesurait 1m80. Oui, 300 kilos de vétérinaires qui jour et nuit fondaient sur les routes enneigées.

J'ai vécu comme eux, arrosant tous mes cafés. Comme j'ai aimé cette vie.

J'avais ma chambre chez Ferraton au 2^{ème} étage. La famille, très catholique, m'avait ouvert son cœur. Je me suis doucement habituée à ne pas être seule.

Aujourd'hui encore je correspond avec les enfants et le fils aîné qui a écrit un livre sur son père, parle longuement de ce moment où le monde vétérinaire a été bouleversé par l'arrivée des femmes.

J'aime les vaches, les chevaux de trait, les cochons, les moutons... mais j'aime tellement les paysans. J'aime m'asseoir à leur table, boire un bol de café et me régaler de pain et de beurre.

Si Hitler n'avait pas eu cette envie de détruire tous les Juifs, une petite fille serait devenue une dame très bien et n'aurait pas connu la bonne odeur du fumier...

-Vous avez fait une césarienne ?

J'ai pu faire une césarienne, la première dans le Cantal, parce que le veau refusait de sortir, que mon patron voulait me donner une chance et que le paysan savait qu'on parlerait de lui dans la presse...

Tout a été OK et je crois bien que nous avons bu du champagne et béni le petit veau en grande forme...Le paysan a tenu à l'appeler « Jacqueline »... Elle est devenue une bien jolie Salers.

- Vous travaillez un an et demi dans le Cantal et c'est un accident qui vous ramène à Paris ?

- Oui, j'ai reçu un coup de pied de vache dans le ventre. Je suis remontée sur Paris et un ami chirurgien m'a refait une paroi abdominale.

- Donc c'était un accident grave quand même.

- Oui, l'accident a été grave et j'ai dû oublier la rurale. A Paris, je me suis inscrite aux cours du soir de l'Institut d'administration des entreprises. Je suis rentrée comme pharmacologue dans un laboratoire pharmaceutique. J'ai fait un peu de canine avant d'accepter de créer chez Biotrol un laboratoire d'analyses vétérinaires, le premier. Nous étions en 1967 : la biologie vétérinaire devrait me dresser une couronne !

- En fait, après, vous avez une deuxième vie professionnelle de cadre.

- Une deuxième vie ? Une vie de plus !

J'ai eu, dans l'industrie, une vie exceptionnelle. En 1973, quand j'ai enfin décidé de m'installer à Paris, j'étais directeur général adjoint des Laboratoires Biotrol et Secrétaire générale du syndicat de la Métallurgie. Je faisais partie des douze femmes les plus payées de France... mais il fallait que je change.

- C'est un métier qui vous a beaucoup plu la canine ?

- Je venais de choisir une face de ce métier que j'avais toujours ignorée. Mais il y avait un plus : j'étais homéopathe et spécialiste des médecines alternatives... et je comptais bien le faire savoir.

L'Ordre a exigé que je change le libellé de ma plaque... l'homéopathie n'est pas reconnue. Quelques mois plus tard, je faisais la une de l'Express, j'avais une émission sur France-Inter chaque mercredi matin avec Agnès Gribbe, la télévision fait connaître ma façon de prescrire... Je me sens bien. J'écris un livre, puis un deuxième.

Je participe à des congrès d'homéopathie. J'enseigne en France et un peu partout dans le monde.

- Mais je me souviens, je vous ai entendue, je vous ai vue.

- L'homéopathie vétérinaire est devenue une réalité et aujourd'hui encore, je dirige des formations destinées aux propriétaires de chevaux ou d'animaux de compagnie.

J'ai une émission mensuelle d'une heure sur radio Médecine Douce.

Je viens de créer un enseignement de l'homéopathie vétérinaire pour les vétérinaires sur Internet.

- *Donc ce qu'on peut voir, c'est que vous avez une vie professionnelle d'une vitalité incroyable dont les origines sont peut-être dans ce danger immense que vous avez vécu pendant la guerre.*

- Vous êtes en train de dire à haute voix, ce que je pense au fond de moi-même. Sans la guerre, je n'avais aucune raison d'avancer sur une route défoncée.

Je me suis retrouvée seule pendant trois ans et les animaux m'ont appris à survivre partout et dans toutes les conditions.

- *La politique était le centre d'intérêt de la famille de votre maman ?*

- Ma grand-mère a quitté la Pologne antisémite quand elle avait 15 ans. Mon grand-père, menacé de devenir rabbin, s'est enfui alors qu'il avait à peine 20 ans. Ces deux jeunes juifs se sont rencontrés dans le train parti de Varsovie. Nous étions en 1910.

Pour pouvoir louer un appartement aux Lilas, ils se sont mariés et ma mère est arrivée le 17 mai 1912. Ils étaient pauvres et courageux et avant d'être arrêté, mon grand-père avait un atelier de maroquinerie très apprécié des grandes maisons parisiennes. Ils sont arrivés communistes et ils le sont restés. Leur fils Jacques, instituteur, a été un membre très actif du PCF. Ma grand-mère l'a empêché de partir se battre aux côtés des Républicains espagnols mais elle n'a pu empêcher la Gestapo de l'assassiner fin 1941.

- *On peut vous poser une question sur votre vie privée ? Vous n'avez pas eu d'enfant. Vous avez eu des compagnons, des compagnes ?*

- J'ai eu un compagnon que j'ai adoré et qui aurait dû être mon mari. Il a été tué en Algérie en octobre 1959.

Ensuite, je suis allée à tous vents en privilégiant ma vie professionnelle.

J'ai eu, pendant 35 ans, une compagne qui a réussi à me civiliser.

Pourquoi ai-je tant protégé ma liberté ?

- *Vous avez vécu une vie moderne quoi.*

- Très, très moderne ! Dans quelques jours, le 1^{er} juillet, je vais avoir 79 ans.

Je pars la dernière semaine de juin dans mon institut brésilien dont je suis très fière.

La Présidente du Brésil, dont je suis l'invitée, doit permettre à l'Instituto Homeopatico Jacqueline Peker (créé en 1990 par Sebastian Prata à Campinas) de devenir « docteur honoris causa » des Universités scientifiques de Sao Paulo.

Ainsi l'institut pourra survivre... il sera probablement là bien après moi !!!

- *J'ai une question plus douloureuse mais vous l'avez évoquée un peu. Vous avez eu à souffrir de l'antisémitisme après la guerre ?*

- Non mais je dois avouer que je n'attachais pas une très grande importance à mes origines. J'étais plus communiste que juive et d'autant plus que ma grand-mère refusait de parler de son passé lointain.

Je fréquentais, en tant que Présidente des Jeunesses communistes, tous les milieux. J'étais amoureuse d'un anarchiste, je fabriquais des vitraux, je chantais avec les marcheurs cathos, j'écrivais des poèmes, je chantais n'importe quoi... Oui, je savais que j'étais juive mais personne n'aurait osé se moquer de moi.

Je n'ai vraiment pris conscience de ma judéité que le jour des obsèques de ma grand-mère, le 20 mars 1964.

Le lendemain, je suis retournée à Saint-Flour. Presque tous les villages avaient envoyé des fleurs au cimetière de Bagneux. Chez les juifs, les fleurs ne sont pas autorisées et le rabbin était furieux. Je l'ai laissé prononcé le Kaddish et j'ai pris la parole. J'ai demandé pardon à Dieu pour toutes ces fleurs mais j'ai souhaité que chacune d'elle, jetée dans la tombe, retrouve chaque Juif massacré à Auschwitz. Et j'ai prié pour la première fois et j'ai chanté « A yiddishe mamma » sa chanson préférée.

J'étais sortie du silence.

Parce que j'étais juive, je n'ai pu survoler l'Arabie saoudite pendant la Guerre des Six Jours.

Parce que j'étais juive, Jacques Servier m'a refusé un poste de vice-présidente.

Parce que j'étais juive, on ne m'a pas nommée directeur de la Transfusion sanguine.

Mais il faut dire qu'à cette époque un cadre supérieur femme et de religion juive, ce n'était pas facile à accepter.

- Après la guerre, il y a beaucoup de juifs qui ont francisé leur nom.

- C'est exact mais ma mère méprisait cette attitude ! Après son départ, en rangeant son appartement, j'ai retrouvé son étoile jaune et j'ai compris pourquoi elle parlait sans cesse de tout ce que nous avons subi.

Chaque jour elle parlait de nos disparus. Elle participait à des conférences et elle voyait tous les spectacles qui racontaient nos souffrances.

Elle a refusé la médaille de la Résistance car elle exigeait qu'on associe son nom à celui de son frère, trop communiste.

Je vous ai dit que ma grand-mère ne voulait pas s'installer en Israël. Elle aimait la France et je crois bien qu'elle n'en voulait même pas aux voisins qui avaient pillé son appartement.

Ma mère haïssait Jean-Marie Le Pen, capable de faire des jeux de mots douteux sur la Shoah. Quand, en novembre 1986, j'ai accepté un débat en direct sur Radio Luxembourg avec le Président du Front National, elle n'a pas quitté son poste comme pour mieux me soutenir.

Ma mère était belle, très féminine mais elle ne voulait pas qu'on oublie ce que nous avons subi.

- C'est que l'antisémitisme dans le monde économique, dans le monde du travail est quelque chose que vous avez connu.

- Oui mais j'en ai moins souffert que d'être une femme.

Chez Biotrol, à la fin de la Guerre des Six Jours, mon PDG, Denise Simonet-Haibe, a offert le champagne. Elle était heureuse parce que je pouvais enfin sourire.

Je ne vis pas en Israël parce que j'aime la France. Il y a des gens qui n'aiment pas les Juifs mais il y a aussi des gens qui détestent les Corses.

Je n'ai jamais caché mon judaïsme mais je n'avais aucune raison d'en parler. Dans un pays laïc, on ne doit pas parler de religion, sauf les jours de fête et autour d'une table... la prière du vendredi soir, la bénédiction du repas, amen...

- 70 ans après les faits, quelle leçon tirez vous de cette histoire ? Et que faut-il faire à votre avis pour que de tels faits ne se reproduisent pas ? Et quel message adresseriez-vous aux jeunes vétérinaires qui sortent des écoles vétérinaires et aux jeunes en général ?

- Les jeunes doivent comprendre que : IL FAUT FAIRE PASSER SA NATIONALITE AVANT SA RELIGION, car la religion est quelque chose de privé, quelque chose qui n'a de place que dans notre cœur.

- Vous votre message ce serait une laïcité tolérante.

- **La tolérance... Il faut l'apprendre** car c'est l'unique qualité qui permette de vivre ensemble. Il importe de savoir qui on est et qui on veut être.

Ce qui est important, c'est que chacun puisse pratiquer sa religion ou ne pas pratiquer de religion, s'il le souhaite, en toute liberté.

- Vous combattez l'intolérance.

Oui, mais je refuse aussi l'injustice et la brutalité.

Je refuse que l'on se moque de ceux que l'on a voulu détruire.

Je refuse toute clownerie qui met en scène nos morts.

Je refuse que l'on détruise des tombes, des monuments ou des lieux de prières.

- Aujourd'hui quelle est votre identité ?

Je suis une Française juive mais je ne suis pas de « race juive » car je n'ai jamais entendu parler de « la race juive » et que « la race juive » est une invention d'Hitler et du nazisme.

Hitler s'est installé et personne n'est intervenu pour le faire taire.

Qui s'est soucié de la destruction de la « race juive » ? Il a détruit près de six millions de juifs.

Il a détruit nos familles, nos livres et nos synagogues.

Je ne pratique pas mais toutes mes pensées sont respectueuses.

J'ai pleuré devant le Mur des Lamentations, en pensant aux pogroms, aux camps de la mort, à mon grand-père fusillé avec un béret sur la tête mais chantant la Marseillaise, à mon oncle qui croyait en la bonté du monde, à ma mère et ma grand-mère qui ne connaissaient que Pierre Loti.

Personne ne doit oublier car tout peut toujours recommencer.

Alors j'ai décidé de raconter...

Merci de m'avoir écoutée.

**Union Générale des Travailleurs Juifs qui combat pour le socialisme – parti majoritaire dans les populations juives d'Europe de l'Est avant guerre – qui s'oppose à la fois à la religion, au sionisme et au bolchévisme. Il disparaît avec la Shoah.*

Le centre MEDEM à PARIS maintient la mémoire de ce mouvement universaliste yiddish : <http://centre-medem.org/>

***Langue des juifs d'Europe de l'Est. C'est une langue Judéo-allemande qui était parlée dans le Yiddish land, c'est-à-dire les ghettos et villages juifs de Pologne, Russie, Lituanie, etc, et qui a produit une littérature et une culture florissante (par exemple, le prix Nobel de littérature Isaac Singer).*

La destruction des populations juives ashkénazes et l'imposition de l'Hébreu comme langue nationale en Israël ont entraîné sa marginalisation.

****Quotidien du Parti Communiste Français*

*****Secrétaire général du Parti Communiste Français réfugié à Moscou pendant la guerre, son rôle a été controversé chez les résistants communistes qui lui ont reproché son soutien au pacte germano-soviétique et l'épuration menée au sein du parti contre les anciens des brigades internationales et des FTP.*

******Foyer-bar des étudiants vétérinaires*

Entretien mené par Lionel Darrasse

Le blog de Jacqueline Pekar :

<http://www.jacquelinepeker.com/blog/>

Sa biographie est disponible sur son blog :

<http://www.jacquelinepeker.com/mabiographie.htm>

Le Collectif Pour La Mémoire Vétérinaire remercie Jacqueline Pekar pour son précieux témoignage contre l'oubli.
Nous la remercions aussi pour son adhésion et son soutien pour la réhabilitation du docteur vétérinaire Léon PALARIA.